L'« orthodoxie » de la Rus' de Kiev

par Bernard DUPIRE *

Pendant 250 ans, de 988, année de son baptême, à 1240, année de l'arrivée des Mongols, le jeune État kiévien a connu une apogée politique, culturelle et religieuse incomparable, grâce à ce qui était devenu l'âme de la nation « Rus », a savoir l'orthodoxie chrétienne. En quoi cette orthodoxie kiévienne se différencie-t-elle, d'une part de l'orthodoxie byzantine et, d'autre part, de celle qui, beaucoup plus tard, se développera dans les régions du nord-est (au-delà de Smolensk et de Briansk), c'est-à-dire l'orthodoxie russe ? Tel est l'objet de cet exposé.

Que faut-il entendre par orthodoxie kiévienne ?

En 988, au moment où le prince Vladimir de Kiev reçoit avec tout le peuple le baptême chrétien, le mot orthodoxie n'avait pas la signification actuelle.

Dans le langage littéraire courant pré-chrétien, le mot « orthodoxie » signifiait simplement la rectitude de pensée, de doctrine, dans n'importe quelle discipline intellectuelle ou artistique.

Dans le langage chrétien, au lendemain des grandes hérésies qui, à la fin des persécutions, c'est-à-dire au IV^e siècle, ont secoué la chrétienté, le mot orthodoxie a pris un sens très spécifique. Après le concile de Chalcédoine en 451, les chrétiens ayant adhéré aux décisions dogmatiques de ce concile ont été appelés orthodoxes, par opposition à ceux qui, professant des hérésies, ont été appelés hétérodoxes.

A l'exception des Ariens, des Monophysites et des Nestoriens, tous les chrétiens d'Orient comme d'Occident, étaient donc, à l'époque du baptême de la « Rus' », des orthodoxes.

Unis dans leur foi, ces chrétiens étaient cependant diversifiés dans l'expression de leur foi, car c'était au départ de centres d'évangélisation différents, de métropoles et de sièges apostoliques différents, que les

*. Le P. Bernard Dupire est attaché à la paroisse catholique russe et directeur du Foyer culturel franco-russe de Paris.

apôtres, puis leurs successeurs avaient porté l'Évangile dans toutes les régions de l'Empire romain. Partie de Jérusalem, c'est d'Antioche de Syrie, que la première expansion missionnaire s'est développée vers les confins orientaux de l'Empire, vers l'Asie mineure, vers le Caucase, et jusqu'en Mésopotamie, donnant naissance à toutes les chrétientés de rite syrien. Au Sud, c'est de la seconde grande métropole intellectuelle de l'Empire, Alexandrie, que l'expansion s'est développée le long de la vallée du Nil, en Égypte et en Éthiopie, donnant naissance à toutes les chrétientés de rite copte. A l'Ouest, nous le savons bien, les apôtres Pierre et Paul ont fait de Rome le point de départ d'une évangélisation, qui donnera naissance à toutes les Églises de rite romain en Europe, puis, beaucoup plus tard, au-delà des océans, aux Amériques et même en Afrique et en Asie.

Ainsi donc, les quatre premiers pôles d'expansion missionnaire, les quatre premières Églises-Mères fondées par les apôtres (ce que nous appelons les patriarchats apostoliques), étaient aux 1^{er} et 1^{er} siècles de notre ère : Jérusalem, Antioche, Alexandrie et Rome.

Ce n'est que relativement tard, au 4^e siècle, qu'un cinquième patriarchat va être ajouté aux premiers : « Byzance ». La croissance politique, culturelle et économique de ce qui était devenu, depuis la mort de Théodose en 395, la capitale de l'Empire d'Orient, justifiait pleinement aux yeux des princes et des métropolitains de cette ville, les titres d'« impérial » et de « patriarchal » qu'ils se décernèrent. Quant à l'apostolicité du siège byzantin, elle fut revendiquée à partir d'une supposée mission de l'apôtre André sur les rives de la mer Noire et du Bosphore.

Or, parce que dans les grandes batailles théologiques qui ébranlèrent la chrétienté du 4^e siècle, ce jeune patriarchat de Constantinople fut à la pointe du combat pour la défense de la vraie foi, c'est-à-dire l'orthodoxie, c'est autour de lui que se rassemblèrent toutes les chrétientés orientales chalcédoniennes, alors que les autres Églises syriennes et coptes s'en séparaient.

Quant à l'Occident chrétien, groupé autour du patriarchat de Rome et géographiquement très éloigné du champ de bataille théologique, il est lui aussi resté fidèle à l'orthodoxie, victorieux des assauts intermittents de l'arianisme.

Telle est donc l'orthodoxie dans laquelle la jeune Église de Kiev va être plongée, en cette année mémorable de son baptême.

Car c'est au sens étymologique de « baptizein », de plonger, que Vladimir et son peuple ont été baptisés. D'abord parce que la tradition veut que ce fut dans un fleuve, dans le Dniepr, qu'eut lieu ce baptême, mais surtout parce que la pénétration rapide et profonde du christianisme dans toutes les couches sociales de la « Rus » fut à l'image de la façon dont elle fut baptisée : l'eau baptismale n'a pas coulé sur le peuple, mais le peuple a été plongé, immergé dans le flot majestueux d'un fleuve. Et quel fleuve ! Celui du christianisme ruisselant de splendeur et de vitalité, le christianisme de Byzance.

Il ne faut pas oublier, en effet, que lorsque l'Évangile avait commencé à se propager dans l'Empire romain, tant à Byzance qu'à Rome, il avait dû affronter des pays aux traditions politiques, culturelles et religieuses solidement établies, alors que la nouvelle religion judéo-chrétienne aux prétentions universalistes, provenait d'un tout petit pays et qui plus est, d'un peuple méprisé, le peuple juif.

Au contraire, dix siècles plus tard, le christianisme qui se présente en « Rus » est une religion triomphante, celle de l'État le plus civilisé de l'époque. La splendeur du culte byzantin dépassait de loin ce que le Slave moyen pouvait concevoir. La vision chrétienne du monde lui faisait toucher du doigt combien primitive et grossière était la sienne, combien rudimentaires étaient ses pratiques religieuses autochtones.

De fait, ce que le christianisme rencontre en « Rus », ce n'est pas une religion établie, mais tout un ensemble de croyances ni très élaborées, ni très organisées, qui défiaient les forces de la nature et en faisaient une variété d'animisme. Ce paganisme, essentiellement rural, vénère les lieux naturels, rend un culte aux esprits des ancêtres et considère la communauté familiale comme la seule cellule de base de la société, comme l'unique support de la religion.

Au sein d'un panthéon nombreux, Péroun, le Dieu du tonnerre et de la foudre, est le plus respecté, et c'est son idole de bois, que très spectaculairement le néophyte Vladimir va renverser et jeter dans le Dniepr. Si beaucoup d'éléments du paganisme slave sont communs au paganisme scandinave, cependant ce qui le différencie totalement c'est son caractère affectif, inexistant dans la religion pragmatique, utilitaire et presque matérialiste des Varègues.

La prédominance du sensible sur le rationnel dans le tempérament slave, prédisposait le peuple de la « Rus » à accueillir la religion d'un Dieu incarné, avec une ferveur et une avidité étonnantes, d'autant plus que la forme, le rite, dans lequel cette religion se présentait à eux, s'exprimait dans une richesse sensorielle incomparable. C'est pourquoi même si elle est plus légendaire qu'historique, la réflexion des ambassadeurs de Vladimir au retour de Constantinople est bien significative. C'est la beauté qui, touchant la fibre sensible et affective de leur être, a enthousiasmé les Kiéviens pour cette nouvelle religion.

Comment expliquer la rapidité et la facilité avec lesquelles le christianisme s'est propagé dans toute la « Rus » de Kiev, sinon par cette connivence ontologique, par cette prédisposition innée, d'une part à l'amour de la beauté, la philocalie, et d'autre part à l'amour de la louange, l'orthodoxie.

Car s'il est vrai qu'à cette époque dans la « Rus » kiévienne le mot orthodoxie signifiait toujours : fidèle à la vraie foi, cependant on constate petit à petit un certain glissement du sens du mot « doxa », qui en langage chrétien va désormais signifier à la fois la doctrine et la louange. A tel point que le mot « pravoslavie » recouvrira et unira ces deux

concepts : fidèle à la vraie foi, c'est-à-dire fidèle à la vraie louange, la « slava ».

L'orthodoxie de Kiev est donc reçue par un peuple bien prédisposé. L'absence d'opposition du paganisme, sauf en certaines localités du nord comme Novgorod, doit-elle nous inciter, avec Goloubinski et d'autres historiens, à assurer que cette nouvelle religion n'a exercé pendant des siècles qu'une influence très superficielle sur les masses ?

Certes, il ne faut pas minimiser l'importance de l'interférence entre le paganisme slave et le christianisme orthodoxe.

Ce phénomène de « dvoïéviérié » de « double foi », est même attesté par certains responsables de l'Église de cette époque, comme Saint Théodose de Petchersk par exemple.

Mais ce qui est certain, c'est que les missionnaires byzantins et bulgares, les moines athonites, les architectes, les peintres et les artisans de Constantinople qui ont apporté en terre « Rus » leur foi, leur science, leur technique, leur art, ont trouvé un peuple particulièrement assoiffé d'absolu et de beauté, qui, nous disent à plusieurs reprises les chroniques, « comme une terre assoiffée d'eau, ont reçu la parole de Dieu » — (dans la vie de Saint Théodose de Petchersk) — ou bien encore, à propos de la petite Olga au jour de son baptême, écoutant le patriarche : « la tête inclinée, elle était là comme une éponge qui s'imbibe ».

Ce qui est certain enfin, c'est que très vite le génie slave avec son extrême sensibilité a non seulement su conserver, mais encore transposer, rehausser et embellir cet héritage culturel et spirituel byzantin, pour faire de ces épousailles slavo-byzantines une des plus étonnantes réussites chrétiennes d'inculturation.

Quels sont les traits fondamentaux de l'orthodoxie kiévienne ?

L'héritage littéraire de la « Rus » pré-mongole comporte de nombreuses œuvres religieuses, à commencer par les textes liturgiques souvent oubliés dans les histoires de la littérature ancienne. Il y a aussi des textes, qui, sans être l'œuvre d'hommes d'Église, reflètent les aspects de la vision chrétienne de l'époque, tel l'instruction de Vladimir Monomaque.

On peut grouper ces documents suivant des rubriques telles que : homélie, hagiographie, ascétisme, spiritualité, droit canon, récits de pèlerinages, chroniques etc.

Mais il y manque une rubrique, et pour cause. Il manque celle de la théologie dogmatique.

La première caractéristique de l'orthodoxie kiévienne, en effet, c'est l'absence d'enseignement théologique à proprement parler. Dans une chrétienté naissante, en pleine expansion missionnaire, on n'y trouve même pas de catéchisme, de manuels, de traités théologiques, en un mot d'exposés de la doctrine chrétienne. En revanche le genre littéraire le plus florissant et abondant, sans parler des traductions scripturaires,

patristiques et liturgiques, c'est celui des sermons et des homélies. L'œuvre la plus typique et la plus prestigieuse de ce genre littéraire est sans conteste le « Discours sur la loi et la grâce » du premier métropolitain de Kiev non byzantin mais slave : Hilarion (1051-1054). Il y développe le thème de la glorification de Dieu, par sa miséricorde à l'égard du genre humain. Divisé en trois parties, ce discours dépeint l'histoire de l'humanité et le rôle de la providence divine qui agit, d'abord à travers la loi de Moïse, puis à travers la grâce du Christ. Ensuite le métropolitain Hilarion rend grâce pour la conversion du peuple de la « Rus », pour l'œuvre évangélisatrice de Vladimir et pour l'entrée de son peuple dans l'histoire universelle. Enfin, il termine son homélie par une vibrante prière du peuple néo-converti ; hymne de louange et de joie pentecostale à Dieu, dont la miséricorde s'est manifestée en faveur du peuple de la « Rus ».

Dans la mentalité religieuse de la jeune chrétienté kiévienne, le mot théologie recouvre donc un concept beaucoup plus large que celui que l'Orient byzantin, d'une part, et l'Occident latin, d'autre part, ont attribué à ce mot.

De plus, grâce au douloureux enfantement des grands conciles doctrinaux du IV^e siècle, la foi chrétienne victorieuse des hérésies est devenue vigoureusement orthodoxe. On pourrait même appeler ces graves hérésies des premiers siècles, les maladies infantiles de l'Église et c'est pourquoi, recevant une foi chrétienne purifiée et filtrée par sa mère byzantine, la jeune chrétienté a reçu une doctrine non frelatée, déjà bien rodée et pleine d'efficacité spirituelle.

Enfin, l'Église de la « Rus » ne s'est pas heurtée à une culture comparable à ce qu'était l'hellénisme avec sa philosophie, son humanisme, sa sagesse multiséculaire, contre laquelle, ou plutôt avec laquelle, les Églises de Byzance et de Rome eurent à compter pour « baptiser » cette culture gréco-latine.

La littérature théologique de la « Rus » ne comporte donc pas d'ouvrages apologétiques ou polémiques, alors qu'ils sont si innombrables, tant chez les Pères grecs que chez les Pères latins. Les seules références à la culture classique se retrouvent dans des traductions de quelques citations éparses. Quant au paganisme local, il ne comportait ni théologie, ni doctrine, ni philosophie, qui eût mérité un seul écrit apologétique.

Les seuls éléments vraiment dogmatiques se retrouvent dans les ouvrages liturgiques, dont l'élaboration byzantine remonte au lendemain des grands conciles et qui comportent d'innombrables références au contenu de ces grandes instances théologiques. Tropaires, Kondaks, Canons et surtout les Dogmatikons reprennent parfois mot à mot les termes mêmes de certaines définitions conciliaires. Or, ces grandes querelles trinitaires, christologiques et pneumatologiques revêtaient pour tous les chrétiens de la « Rus » un caractère inhabituel, expliquant en partie l'absence de toute théologie spéculative.

Mais c'est ici qu'il faut rappeler un élément important, qui a aussi déterminé la spécificité de l'orthodoxie kiévienne par rapport à sa mère byzantine et à l'Église romaine. Il s'agit, si vous me permettez cette légère note d'humour, de la «*filière*» bulgare.

En effet, s'il est vrai que c'est de Byzance que la «*Rus*» a reçu le christianisme, elle l'a fait en grande partie par clergé bulgare interposé, disciple et héritier de l'œuvre évangélicatrice des saints Cyrille et Méthode en Moravie. Si le clergé latin de Moravie et l'empereur germanique, à la mort des deux frères, n'avaient pas brutalement mis fin à leur œuvre missionnaire, en obligeant leurs disciples à chercher refuge en Bulgarie, la «*Rus*» de Kiev n'aurait peut-être pas, cent ans plus tard, bénéficié de l'œuvre des deux frères premiers apôtres des Slaves.

C'est en effet à Ochrid que les disciples des saints Cyrille et Méthode, dont saint Clément, saint Naum et saint Zaum, se retrouvèrent pour faire de cette métropole macédonienne un centre d'évangélisation particulièrement dynamique. Pendant un siècle, à partir de 870, la Bulgarie a été le véritable banc d'essai de la future évangélisation de la «*Rus*» kiévienne, en particulier de la transposition de la liturgie grecque en langue et en mélodie slaves. De nos jours encore, on trouve dans certains «*znamiéni raspiévi*» les différentes étapes de cette translation, depuis les «*gretcheskié raspiévi*», «*bolgarskié raspiévi*» jusqu'aux «*kiévskié raspiévi*».

Il suffit d'ailleurs de regarder une carte, pour voir que la route maritime qui allait de Constantinople à l'embouchure des fleuves de la «*Rus*» (le Dniestr, le Bug, le Dniepr, le Donetz et le Don), cette route maritime faisait escale dans les deux grands ports de la côte occidentale de la mer Noire, Messembria (Nessebar) et Varna, eux-mêmes reliés par les anciennes voies romaines, qui à travers Serdica (Sofia) rejoignaient Ochrid et Dyrrhachium (Durrës), sur la mer Adriatique.

Ainsi donc, dans la naissance de l'orthodoxie kiévienne, le christianisme bulgare semble avoir joué un rôle déterminant. N'est-ce pas cette orthodoxie bulgare, elle-même très ouverte à la fois sur Byzance et sur Rome, qui va donner le caractère spécifique de l'orthodoxie kiévienne, elle-même très «*ouverte*» sur les deux pôles de la chrétienté d'alors ?

Ce qui est certain, c'est que dans tous les documents sur la vie religieuse de la «*Rus*» kiévienne, on trouve peu d'échos de la tension puis de la rupture, qui vont affecter les relations entre Rome et Constantinople, à partir de 1054 (excommunications réciproques) et surtout 1204, (sac de Constantinople par les Latins). Bien au contraire, il ne manque pas d'éléments qui évoquent avec sympathie et même admiration certains aspects de la vie religieuse des Latins. Tel le récit des hauts faits et de la mort de Frédéric Barberousse, lors de la troisième croisade en 1190, qui est rapportée par une chronique du *XII^e* siècle.

Certes, il ne manque pas de textes où sont exposés des griefs contre les Latins, mais il s'agit plus souvent, non de questions de dogme, mais d'usages liturgiques et canoniques et, d'autre part, la critique littéraire

des documents permet souvent de découvrir que beaucoup de ces textes ont été remaniés à des époques très postérieures à leur rédaction.

En revanche, la pratique des relations entre la « Rus » kiévienne et les autres peuples chrétiens d'Occident latin est très éloquente. On connaît bien, par exemple, les mariages princiers de la famille de Vladimir et de ses successeurs. Sur quarante-cinq mariages étrangers répertoriés, on en compte trente avec des Latins. On peut donc supposer que l'exemple des princes était suivi par leur entourage et aussi par les marchands.

Plus que les quelques textes polémiques traduits du grec ou de rédaction tardive (tels ceux du Grec Nicéphonte, devenu archevêque de Novgorod en 1130), les faits témoignent d'une grande tolérance et d'une grande ouverture d'esprit vers des influences culturelles et religieuses non byzantines. Ainsi le fils de Yaroslav, Vsevolod, nous dit son propre fils Vladimir Monomaque, « en restant chez lui avait appris cinq langues ». Les princes de la « Rus » kiévienne se considéraient bien comme l'une des dynasties de l'Europe chrétienne, sans que la différence de formes, de rites et d'usages religieux leur apparaissent comme une barrière confessionnelle, comme une différence de foi.

Ce serait donc un grave contre-sens que d'appliquer à la « Rus » kiévienne le mot orthodoxie dans sa signification actuelle, qui oppose l'Occident chrétien catholique à l'Orient chrétien orthodoxe. Au temps de la « Rus » pré-mongole, tous les chrétiens adhéraient à une foi véritable (orthodoxe) et universelle (catholique) mais l'expression de cette foi commune revêtait des modes, des approches et des accents différents chez ceux que l'on appelait alors les Grecs et les Latins.

Or, du IX^e au XI^e siècle, l'évangélisation des Slaves de l'Ouest et du Sud avec les saints Cyrille et Méthode, puis celle des Slaves de l'Est avec saint Vladimir, a donné naissance à une nouvelle orthodoxie, ni grecque ni latine, qu'on appelle « *Slavia orthodoxa* », l'orthodoxie slave.

Cette orthodoxie typiquement kiévienne se trouve même beaucoup plus proche des jeunes chrétientés slaves de l'Ouest que de la chrétienté byzantine, car la différence de langue et de culture l'emportait nettement, pour les chrétiens de la « Rus » pré-mongole, sur les divisions religieuses à l'intérieur de la chrétienté. L'appartenance au « monde slave » était une réalité beaucoup plus tangible que l'« orthodoxie », concept politique et culturel, qui apparaîtra beaucoup plus tardivement.

Les différences religieuses entre la « Rus » et l'Europe occidentale médiévale, ne touchaient donc pas le fond de la pensée chrétienne mais seulement son expression formelle et ses structures.

Ce qui était prépondérant dans l'orthodoxie kiévienne, ce n'était ni la science théologique rationnelle et spéculative, ni le discours logique d'une recherche dogmatique, mais le développement rhétorique d'un enseignement spirituel. C'était la prépondérance de la mystique sur la

philosophie et l'absence de catégories de pensée bien définies. Or, tout cela se situait sur un plan formel et historique et non sur un plan théorique, philosophique ou théologique.

Ainsi donc, l'originalité, la spécificité de l'orthodoxie kiévienne résidait plus dans ses applications pratiques, qu'étaient la spiritualité, le monachisme, l'iconographie, la vie religieuse quotidienne (prières, jeûnes, célébrations, pèlerinages, etc.), que dans une élaboration proprement théologique. Il faudra attendre la fin du xv^e siècle pour que, non dans la « Rus » de Kiev mais en Moscovie, apparaissent les premiers essais de systématisation doctrinale à la façon des apologistes grecs, comme par exemple certains ouvrages de Joseph de Volokolamsk. L'analyse (que je n'ai fait qu'effleurer) de ce que nous pouvons connaître de l'orthodoxie kiévienne, ne nous autorise-t-elle pas à y trouver les pierres d'attente de ce qui, après bien des vicissitudes, bien des flux et des reflux d'influences diverses, constitue la spécificité du christianisme ukrainien ?

Celui-ci en effet, qu'il soit catholique ou orthodoxe (au sens actuel du mot) n'a-t-il pas dans la symphonie ecclésiale des chrétientés slaves, un profil, une personnalité et un rôle spécifique à jouer ?

Sans minimiser ni occulter les tragiques et fratricides affrontements des siècles suivants, chrétiens d'Ukraine et de Russie n'auraient-ils pas intérêt à revenir vers cette cuve baptismale commune, d'où sont issues leurs nations aux destinées différentes, mais non opposées ?

C'est dans la connaissance de ce que fut l'orthodoxie de la « Rus » kiévienne, avant même que n'existât l'orthodoxie de la Moscovie et donc de la future Russie, que les chrétiens russes devraient enfin reconnaître la véritable finalité et personnalité des chrétiens ukrainiens.

En effet, si nous considérons l'évolution de l'orthodoxie russe, nous constatons qu'elle s'est peu à peu repliée sur elle-même. Avant même la chute de Constantinople, elle a pris ses distances vis-à-vis de sa mère byzantine. Avant même que Pierre le Grand n'ouvre sa « fenêtre » sur une Europe beaucoup plus voltairienne que chrétienne, elle a accentué sa méfiance envers l'Occident protestant et surtout l'Occident catholique.

Seule l'Église orthodoxe d'Ukraine, fidèle à la vocation initiale de la « Rus » kiévienne, s'est toujours efforcée de désenclaver une chrétienté slave menacée, non dans son orthodoxie mais dans sa catholicité, c'est-à-dire dans sa dimension universelle et œcuménique.

L'œuvre d'un Pierre Moghila, métropolite orthodoxe de Kiev au xvii^e siècle (1596-1647), s'inscrit dans la continuation directe de l'orthodoxie de la « Rus » kiévienne. L'échec même de sa mission, l'occasion manquée de vraies retrouvailles chrétiennes, illustre bien la caractéristique essentielle de cette orthodoxie de Kiev, de cette chrétienté ukrainienne, dont la vocation a toujours été d'être un véritable « sas » spirituel entre les chrétientés issues de Rome et celles issues de Byzance.

Reconnaître cette vocation historique de la chrétienté kiévienne d'hier, c'est faire œuvre autant d'honnêteté scientifique que d'amour fraternel. Mais surtout reconnaître cette vocation spécifique de la chrétienté kiévienne d'hier, c'est la plus sûre façon d'aboutir à reconnaître la vocation spécifique de la chrétienté ukrainienne d'aujourd'hui.

Puisse cette année du millénaire aider les chrétiens de Russie à exprimer leur reconnaissance, au double sens de ce mot, envers leur Église mère, c'est-à-dire envers leurs frères de la « Rus » kiévienne d'hier, mais aussi envers ses descendants directs que sont leurs frères chrétiens de l'Ukraine d'aujourd'hui.

Que la mère de Dieu, Vierge orante, qui depuis 950 ans élève ses mains protectrices dans l'abside de la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev, de même qu'elle a veillé à la naissance et à la croissance de Dieu en terre « Rus », nous aide à travailler à la re-naissance de Dieu dans le cœur de tous ses enfants, issus de la même cuve baptismale, dans la fidélité à la vraie foi, à la vraie louange (c'est-à-dire à la dimension orthodoxe) et à l'ouverture universelle (c'est-à-dire à la dimension catholique) de l'unique et indivise Église du Christ.